



Aide à la prédication
Dimanche 3 mars
Luc 10, 38-42

Jean Mathieu Thallinger
Mulhouse Saint Jean

Comme il était en route, Jésus entra dans un village et une femme du nom de Marthe le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe était très occupée par tout ce qu'il fallait préparer. Elle vint auprès de Jésus et lui dit : « Seigneur, cela ne te fait rien que ma sœur me laisse seule pour tout préparer ? Dis-lui donc de m'aider ! ».

Le Seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, **tu t'inquiètes et tu t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire.** Marie a choisi la bonne part, **elle ne lui sera pas enlevée** ».

Ce qui ne vous sera pas enlevé

L'évangile prosaïque

Il y a parfois un côté Facebook dans les évangiles. Ils nous rapportent des événements absolument inintéressants, nous immergent dans l'intimité prosaïque de la vie de personnes à qui nous n'avons rien demandé. Sérieusement, en quoi est-ce que le fait que Jésus soit allé discuter avec deux connaissances est un événement qui pourrait nous intéresser ? Est-ce que je vais publier dans le journal paroissial : « tiens, mardi dernier, je suis allé rencontrer deux paroissiennes chez elles. L'une était totalement stressée, l'autre plus tranquille. Elles se sont un peu pris la tête entre elles parce que l'une était perfectionniste et obsédée du contrôle, la seconde plus détendue restait tranquillement assise sur le canapé ».

Vous me rétorquerez peut-être que la vie de Jésus mérite plus l'attention que la mienne. Peut-être, mais s'agit-il d'attention, ou de curiosité ? Jésus, ce jour-là, en entrant dans cette maison, s'était-il dit que des centaines de millions de personnes, des centaines d'années plus tard, s'intéresseraient encore à cet épisode et que des théologiens très brillants essaieraient inlassablement d'y mettre du sens ? N'avait-il pas, comme nous sur internet, de droit à l'oubli ? Et Marthe et Marie non plus ?

Cependant, si Luc a choisi de raconter cette anecdote, c'est qu'il y mettait du sens. Du sens extraordinaire dans un événement ordinaire. Peut-être est-ce d'abord cela l'évangile ?

Peut-être pourrions-nous apprécier plus justement ce que c'est que croire, à partir d'une tranche de vie banale, plutôt que si Luc nous avait raconté le débat entre brillants esprits s'écharpant autour de la couleur ou de la longueur des vêtements sacerdotaux convenables pour honorer la divinité, ou à propos des gestes liturgiques providentiels à accomplir pour s'assurer de la communication la plus fluide avec le ciel, ou encore sur le quota de prières hebdomadaires à réciter pour racheter ses fautes.

L'évangile ne donne pas de leçons

Il est difficile de ne pas vouloir tirer immédiatement d'un texte biblique une leçon. Lorsque nous lisons le récit de la rencontre de Jésus avec Marthe et Marie, nous avons une inclination naturelle à nous identifier à l'un ou l'autre des personnages mis en scène.

« Êtes-vous plutôt Marthe ou Marie ? » pourrais-je vous demander à la manière des psycho-tests des magazines de mon coiffeur (pour ne pas être suspecté de coiffeurophobie, relevons que si la Bible n'a que peu à voir avec les magazines de mon coiffeur, les conversations avec celui-ci ont pu inspirer d'intéressantes réflexions à Martin Luther).

« Laquelle des sœurs vous a le plus agacé ? » : Marthe, qui papillonne en stressant tout le monde et donne des leçons que personne ne lui a demandées ? Marie, qui, telle un profiteur au RSA jouit de son inactivité en s'offrant de généreuses grasses matinées, ou tel le mari machiste standard ne lèverait pas le petit doigt pour alléger la charge mentale de sa femme ? Les théologiens se sont enfumés les neurones pendant des siècles pour mesurer, défendre, justifier, comptabiliser, condamner, honorer l'une ou l'autre : la contemplative et la laborieuse. « *Ora et labora* » proposera Saint-Benoît aux moines par un harmonieux équilibre entre activisme auto-salvateur et lutte contre l'oisiveté mère de tous les vices.

Si le monachisme n'est plus trop tendance, la tension entre contemplation et activité habite toujours nos préoccupations.

D'un côté les startupeurs, les gens qui se lèvent tôt et à qui appartient l'avenir, les ouvriers de la première heure, les bobos, et, en face d'eux, ceux qui ont le temps d'aller manifester sur les rond-points, les chômeurs, les décroissants, les contemplatifs, les ouvriers de la 11^{ème} heure.

La remarque de Jésus à Marie pourrait nous incliner à dire que l'évangile penche préférentiellement pour les seconds. Peut-être sera-t-il bon, avant de figer trop vite une interprétation du texte, toujours inatteignable, de méditer ce que dit la seconde épître de Pierre (1,20) « aucune prophétie de l'Écriture n'est affaire d'interprétation privée », ou encore Paul Ricoeur : « Peut-être le texte comporte-t-il, dans son étalement multi-séculaire et son travail interne de ré-interprétation, une plurivocité originelle telle qu'elle autorise une pluralité de lectures portée par une pluralité de communautés qui s'interprètent elles-mêmes en interprétant le texte ».

Le texte que nous lisons *nous interprète nous-même en premier. Ce que nous en disons parle de nous.* Alors, lorsque nous donnons des leçons, que disons-nous de nous ? Le livre de Frédéric Martel « Sodoma » n'en est-il pas une illustration éclatante ? Quand des religieux se piquent de donner des leçons de morale sexuelle, que disent-ils d'eux-mêmes ?

L'évangile ne donne pas de leçons, qu'elles soient politiques ou de développement personnel, mais nous adresse une question, personnelle. Ainsi, *il n'y a pas à choisir entre Marthe et Marie* mais à entendre les questions que leur rencontre avec Jésus nous posent.

J'en envisagerai quatre, mais bien d'autres assurément pourraient être identifiées.

● **Première question : qu'est-ce qui te préoccupe ?**

Luc nous décrit Marthe à la fois « préoccupée ou distraite » (grec *perispao*), « inquiète ou divisée » (*merimnao*), « agitée et troublée » (*turbazo*).

Il y a trop de monde dans sa tête. Elle subit ce que nous appellerions aujourd'hui une surcharge mentale, l'obsession du contrôle, elle est soumise à son désir (au sens psychanalytique) incontrôlé de bien faire : son salut, c'est-à-dire son équilibre, sa santé, sa paix intérieurs, repose sur la performance, la réussite de ses actes. Tout à la fois, elle ne s'appartient pas car elle est dominée par ce désir, et elle s'appartient trop car elle cherche la source de sa satisfaction en elle-même. Ce désir de bien faire, cette obsession de bien faire sont par nature inextinguibles.

Dans son discours à propos des inquiétudes (grec *merimnao*), deux chapitres plus loin (Luc 12, 22-32), Jésus dévoilera à nouveau cet enfermement mortifère : « Qui de vous, par ses inquiétudes, peut ajouter

une coudée à la durée de sa vie ? ... ne cherchez pas ce que vous mangerez et ce que vous boirez, et ne soyez pas inquiets ».

Paul Tillich commentera notre texte sous le titre « La préoccupation ultime », texte que je ne saurais trop recommander de lire :

<https://protestantsdanslaville.org/gilles-castelnau-spiritualite/gc418.htm>

Il y distingue les préoccupations « préliminaires » ou « finies » qui suscitent l'inquiétude, et des préoccupations ultimes qui, seules, permettent de nous libérer de la tyrannie des premières.

Quelques extraits de son propos :

« Nous tenons à nos préoccupations préliminaires comme si elles étaient ultimes. Elles nous maintiennent sous leur emprise même si nous essayons de nous en libérer. Toute préoccupation est tyrannique. Elle réclame tout notre cœur, tout notre esprit, toute notre force. Toute préoccupation tend à devenir notre préoccupation ultime, notre Dieu. La préoccupation du travail réussit souvent à être notre dieu, comme le font aussi la préoccupation des autres ou celle du plaisir. La préoccupation de la science a réussi à devenir le dieu de toute une période de l'histoire. La préoccupation de l'argent est devenue un dieu encore plus important. La préoccupation de la nation a été le dieu le plus important de tous. Toutes ces préoccupations finies combattent les unes avec les autres et elles accablent notre conscience parce que nous ne pouvons pas leur faire justice à toutes. »

Marthe cherche à exister, croit donner sens à sa vie par ses actes. Eh bien, le Seigneur ne la laisse pas s'enfermer dans cette attitude d'auto-justification stérile qui finit par nous dresser les uns contre les autres. Il nous désigne Marie. Enfreignant les règles de son époque en ce qui concerne la place des femmes, elle s'est installée aux pieds du Seigneur, dans la position classique du disciple. Marie écoute avidement le maître qui, par ses paroles, par sa seule présence, la fait exister, la comble par son pardon, par l'espérance que ses mots infusent. Marie se laisse servir et aimer par le Christ. Aujourd'hui encore, il appelle l'homme moderne débordé, à cette écoute qui fait vivre.

[...]

L'heure du culte à l'église et chaque moment de lecture et de méditation, sont consacrés à une écoute semblable à celle de Marie. Quelque chose nous est dit - au prédicateur comme à ses auditeurs - qui peut nous préoccuper infiniment. C'est la raison d'être du sermon : il doit éveiller une préoccupation absolue.

[...]

Jésus montre, par ses paroles au sujet de Marie, que toutes ces choses peuvent nous être retirées. Elles sont toutes finies. Ce sont des préoccupations finies. »

● **Seconde question : Qu'est-ce qui ne te sera pas enlevé ?**

La seconde question qui nous est posée nous vient de la dernière phrase du texte : « Marie a choisi la bonne part, elle ne lui sera pas enlevée ».

L'essentiel, l'ultime, c'est ce qui ne peut pas nous être enlevé. Qu'est-ce qui ne peut pas nous être enlevé ?

La rencontre avec Marthe et Marie suit une autre rencontre et une autre question, celle du légiste : « Maître, que dois-je faire pour recevoir en partage la vie éternelle ? ». Se préoccuper de l'ultime, c'est se préoccuper de l'éternel, c'est-à-dire de ce qui est sans commencement ni fin, « ce qui ne peut pas nous être enlevé ».

C'est ce qui ne dépend pas de moi. Tout ce qu'essaie de faire Marthe représente tout ce qui nous tire vers l'angoisse, vers l'inquiétude existentielle, c'est tout ce qui, pensons-nous, dépend de nous. « Les cimetières sont pleins de personnes indispensables », dit l'adage de bon sens.

La mère de famille ultra-stressée parce que son enfant pourrait sortir sans son bonnet, le chef d'entreprise qui pense que, s'il prend trois jours de repos, tout ce qu'il a construit s'effondrera, l'homme politique qui se croit providentiel ou qui l'est cru, les malades du syndrome du sauveur, le pasteur qui se croit irremplaçable et qu'après lui viendra forcément le déluge...

(Pour ce dernier, j'en profite pour lancer une invitation à deux rencontres au thème fort à propos : la pastorale de l'Association des Pasteurs d'Alsace et de Lorraine qui aura lieu le 11 mars et portera sur « le temps de cerveau pastoral disponible - Quel équilibre entre disponibilité attendue et repos nécessaire? Comment débrancher? » et celle de l'Association des Pasteurs de France du 31 mars au 2 avril à propos de « la solitude du pasteur ». Ne pas vous inscrire pour cause d'agenda surchargé serait céder à l'esprit tyrannique des préoccupations finies, vous marthophiliser...).

Paul Tillich conclura: « *Celui qui est saisi par la seule chose nécessaire a toutes les autres sous ses pieds. Elles le préoccupent, mais pas de manière ultime. Quand il les perd, il ne perd pas la seule chose qui lui est nécessaire ; elle ne peut lui être retirée* ».

Où sont les hommes ?

La semaine passée, nous rencontrons Lydie, première personne à être baptisée sur le continent européen. A Pâques, nous lirons les récits de la première rencontre avec le ressuscité, avec des femmes.

L'épisode de la visite chez Marthe et Marie est lui aussi singulièrement féminin. Ce qui, au regard de l'époque, du contexte culturel et religieux, était euphémiquement inconvenant. Mais où étaient passés les disciples ? Certains commentateurs ont supposé qu'ils étaient en train de mettre en pratique ce qui se passait au même moment dans la maison de deux soeurs : ils étaient en train de tranquillement prendre l'apéritif sur la terrasse. Ou bien plus simplement encore ils faisaient la sieste. Ou peut-être encore jouaient-ils aux dés ? J'aime à penser qu'ils s'autorisaient la dé-préoccupation des choses finies. La germination de l'évangile a besoin de temps. Comme le dit le proverbe du fleuriste : « ce n'est pas en tirant sur la tige que la fleur poussera plus vite ».

● **Petite théologie de la position assise**

Imaginons les disciples allongés dans l'herbe. A leur aise. Comme Marie avait pris ses aises en s'asseyant aux pieds de Jésus. On aura lu souvent le fait qu'elle soit à ses pieds comme la marque de sa soumission à l'autorité de Jésus et de sa parole. Mais peut-être était-ce plus simple que cela encore : être assis est juste plus confortable, plus reposant.

Avez-vous remarqué ? On ne dit jamais que Jésus parlait debout. Alors qu'il est dit que son premier discours sera prononcé assis : « Voyant la foule, Jésus monta sur la montagne; et, après qu'il se fut assis (grec *kathizo*), ses disciples s'approchèrent de lui (Matthieu 5, 1) ». Il dénoncera par ailleurs ceux qui priaient ostensiblement debout au coin des rues.

Etre assis (grec *kathizo*), évoque la fermeté, l'immutabilité, la constance. Etre assis, c'est, littéralement, avoir de l'assise, On ne peut pas être aussi facilement déstabilisé lorsque l'on est assis. On ne peut pas être aussi facilement troublé, divisé, préoccupé lorsque l'on se rattache à ce qui est éternel, à ce qui ne peut nous être ôté.

Je pense que ce dimanche, je prêcherai assis.